

Roman de la plus haute «Tour»

Par Ricardo Menéndez Salmón (Espagne)
(Traduit de l'espagnol par Philippe Lançon)
20 décembre 2012

[Libération](#)

Copyright 2012. SARL Liberation. All Rights Reserved.

Uwe Tellkamp déploie les pouvoirs de la fiction pour révéler le portrait d'une Allemagne disparue

Parlons de théorie littéraire. Dans une interview donnée à un quotidien espagnol à l'occasion de la publication de son dernier roman, *Freedom*, l'Américain Jonathan Franzen réfléchissait aux pouvoirs de la fiction : «Il y en a qui affirment que la non-fiction nous donne tout ce que le roman peut donner, si bien que nous n'aurions plus besoin de romans, mais il y a des choses que la fiction fait mieux que n'importe quel autre moyen. L'accès à la vie intérieure des autres, avec toute la richesse des nuances, voilà quelque chose que seule la fiction peut donner. La nécessité de présenter des points de vue différents des siens fait qu'on doit abandonner tout absolu moral. C'est pourquoi la complexité morale est une sorte de seconde peau pour l'écrivain de fiction.»

Frisson. Il est impossible de lire ces lignes sans penser à Dostoïevski ou Tolstoï, à leur capacité de développer dans leurs romans l'univers de l'action et de la raison humaine, avec ses désirs, ses échecs et ses triomphes. La leçon de la littérature du XIXe siècle, c'est peut-être qu'elle nie toute prérogative absolue, toute tentation de parler depuis une vérité unique et consacrée, pour montrer, dans toute son intensité dramatique, les aventures du sujet qui jouit et endure. Quand, dans les *Frères Karamazov*, Dostoïevski peut justifier l'athéisme et la foi dans le même chapitre, ou quand, dans *Guerre et Paix*, Tolstoï peut défendre la révolution et l'ordre dans la même scène, nous assistons à cette «sympathie libérale» qui, pour Jane Smiley, est le terreau ultime de tout grand roman. Le romancier est un dieu qui domine l'ensemble des ressorts secrets du récit, mais qui contemple ses créatures avec un dédain identique et une tendresse identique. La vérité n'a pas de foyer unique. La vie n'admet d'être réduite à rien d'autre qu'à elle-même.

Parlons d'histoire contemporaine. Pour ceux qui sont nés dans les années 70 du siècle passé, la chute du mur de Berlin a permis l'éveil à cette évidence que la rosse de l'histoire, celle que Maïakovski voulait éperonner jusqu'à ce qu'elle crève, ne dort jamais. Elle peut sembler absente, distraite, négligente, elle ne fait que reprendre des forces. Comme de nombreuses personnes de ma génération, je me suis formé, plus ou moins inconsciemment, avec la carte d'une Europe divisée en deux blocs, deux mentalités, deux sentimentalités. Cette carte n'était pas seulement physique. Rideau de fer, pacte de Varsovie ou guerre froide étaient des badges fixés sur des architectures colossales, des caractères cyrilliques, du matériel lourd et dangereux. Je suis conscient d'avoir grandi avec une série d'images indélébiles de cette période : les romans de John le Carré, la tragédie de Tchernobyl, les défilés sur la place Rouge, les boycotts des Jeux olympiques de Moscou et de Los Angeles, la course à l'espace, le frisson atomique, des noms apparemment aussi éloignés les uns des autres que ceux de Marita Koch et de Mikhaïl Gorbatchev.

L'épicentre de ce divorce était en Allemagne. Berlin signalait les deux adresses d'un monde fragmenté que l'héritage de la Seconde Guerre mondiale soldait pour en finir avec le maléfique IIIe Reich. La ligne tracée par les hommes politiques et les militaires a fait que Dresde, la perle de l'Elbe, la ville qui avait subi la honte des massacres alliés de février 1945, le berceau de l'Ode à la joie de Schiller, reste à l'Est.

Maintenant, essayons de faire dialoguer littérature et histoire. Jusqu'à ce jour, j'avais lu trois livres dont Dresde est le cadre : *Abattoir 5*, l'œuvre étrange de Kurt Vonnegut évoquant les péripéties du

soldat Pilgrim ; Dorn ou le musée de l'enfance, l'extraordinaire roman de Martin Walser qui conte les vicissitudes d'Alfred Dorn, homme absurde partagé entre les deux Allemagnes ; et De la destruction comme élément de l'histoire naturelle, l'essai exemplaire de W.G. Sebald, l'un des documents les plus impressionnants jamais écrits sur le difficile équilibre entre ce que signifie être victime et bourreau.

Orgueil. Dresde est aussi désormais le protagoniste exclusif de la Tour, roman dans lequel Uwe Tellkamp a voulu fixer pour les Grecs et les Troyens, pour ceux qui vivaient alors ici et pour ceux qui vivaient alors là-bas, ce qu'a signifié la République démocratique allemande, ce «pays disparu». Son effort admirable, fondé sur un texte aux saveurs de classique, mérite de la part des lecteurs une générosité identique. L'ampleur du roman, quasiment celle de Thomas Mann, et la distribution des dizaines de personnages qui le peuplent ne doivent pas rebuter qui s'en approche. Tellkamp a écrit un livre très important. Et il l'a fait avec ambition, avec orgueil, donnant une voix à tous. Révélant les contradictions d'un système qui s'incarna dans une réalité perverse, mais aussi la confiance et le courage de femmes et d'hommes qui ont vécu dans des libertés restreintes sans jamais renoncer à ce qui nous rend humains : culture, altruisme, affections. Dans son roman, les pères de famille, les artistes, la nomenklatura et les dissidents, tout le monde parle. Il y a de la place pour l'humour, l'amour, la politique. On sent la douleur pour ce qui est perdu, la nostalgie pour ce qui est inconnu. On admire l'effort quotidien pour respirer là où manque l'air, les moyens utilisés par l'intelligence pour ne pas mourir de dégoût. Comme le dit Meno Rohde, le personnage peut-être le plus inoubliable du roman : «Il faudra se demander si le bien qui est écrit sur les banderoles vaut le mal qu'il commence à coûter.»

La méfiance envers la fiction dont parle Franzen vient peut-être d'un préjugé face à une réalité devenue clandestine. Mais quand la fiction devient grande, comme dans le roman de Tellkamp, on entend de nouveau résonner l'hommage qu'Onetti rendit à son maître Faulkner : «Ce que j'admire le plus en lui, c'est sa volonté de tout dire, bien que ce soit impossible.» Car cet échec perpétuel qu'est la littérature, vouée à décrire l'étendue trop vaste du monde, trouve parfois, dans le paradoxe de son insuffisance, sa plus grande dignité.

Dernier livre paru de Ricardo Menéndez Salmón : «la Lumière est plus ancienne que l'amour» (Jacqueline Chambon, 2012).